

# Didier Daeninckx

## Je tue il...



Extrait de la publication

folio  
polici er

FOLIO POLICIER

Didier Daeninckx

# Je tue il...

*Postfaces de Didier Daeninckx  
et Jean-Bernard Pouy*

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2003.*

Extrait de la publication

Didier Daeninckx est né en 1949 à Saint-Denis. De 1966 à 1982, il travaille comme imprimeur dans diverses entreprises, puis comme animateur culturel avant de devenir journaliste dans plusieurs publications municipales et départementales. En 1983, il publie *Meurtres pour mémoire*, première enquête de l'inspecteur Cadin. De nombreux romans noirs suivent, parmi lesquels *La mort n'oublie personne*, *Lumière noire*, *Mort au premier tour*. Écrivain engagé, Didier Daeninckx est l'auteur de plus d'une quarantaine de romans et recueils de nouvelles.



## CHAPITRE 1

### *Une Stud bleu clair*

« Il », c'est toujours ainsi que mes parents l'ont appelé, de son vivant. Pas une fois, je ne les ai entendus prononcer les deux syllabes de son prénom, René, et encore moins celles de son nom, Trager. Mon père n'en manquait pas une, à propos d'Il, d'autant qu'ils avaient le même âge. Une semaine avant la mort de René, ce dont personne ne pouvait se douter, il s'en était pris à moi.

— Tu ne penses pas qu'Il aurait pu faire un effort et se raser pour l'anniversaire de ta mère ? Je sais bien qu'Il travaille toute la nuit, et quand je dis « travaille », je suis gentil... Enfin, Il se muscle au moins les yeux à passer sa vie sur les bouquins. Je ne sais vraiment pas ce que tu lui trouves, Viviane. Moi, tu veux que je te dise : Il me sort par les trous de nez !

« Il » par-ci, « Il » par-là. Au début, je faisais front, je vantais sa gentillesse, sa patience, le courage qu'il avait eu d'abandonner une vie faite

de mondanités et d'honneurs pour se réfugier dans un village de brousse perdu à deux heures de piste de Nouméa. Un « Il » au milieu d'une île. Un jour, je leur avais même lu, en son absence, les premiers vers du brouillon d'un poème trouvé sur sa table de nuit, et qui m'était dédié :

*Je veux être pour toi  
Un orage boréal  
Ce que nul n'a été  
Un palais de regards  
Une galerie des glaces  
Je veux être pour toi  
Pour qu'enfin je sois moi  
Le miroir dans lequel tu te vois.*

Mon père en avait détruit tout le charme, au moyen d'une de ces répliques dont il a le secret.

— Je ne voudrais pas être méchant, mais j'ai l'impression qu'il est sacrément piqué, ton miroir... Et à propos de « galerie », je n'en vois qu'une : celle que tu amuses !

Je n'étais pas parvenue à réprimer mes sanglots. Les larmes avaient roulé le long de mes joues puis éclaté sur le papier, délayant l'encre bleue des mots que j'avais inspirés. J'étais allée me réfugier dans la forêt de banians, au cœur du labyrinthe des racines aériennes, là où je venais

apaiser mes colères d'enfant. Ma mère m'y avait rejointe. Je l'avais laissée me consoler, du moins le croyait-elle, alors que chacune de ses phrases, en multipliant les « il », piquait comme une aiguille.

— Tu connais ton père... Il a toujours été comme ça, ce n'est pas méchant. Il plaisante à propos de tout. Et là, c'est rien. Si je te racontais l'enterrement de tante Amélie, tout le monde était plié de rire derrière le corbillard, à cause de lui, plus un fou rire devant le trou béant... On n'a pas revu la famille pendant un an. Allez, mouche-toi... Il faut regarder les choses en face, ma petite fille. Je ne suis pas à cheval sur les principes, mais ça ne se fait pas de venir chez les gens sans s'être donné la peine de se laver et de se passer un coup de peigne. J'avais honte de voir la manière dont les Barentain le regardaient. Surtout elle qui va chaque semaine se faire épiler à Mont Coffyn ! Il nous fait porter la honte. En plus, Il n'arrête pas de nous snober avec ses souvenirs de cocktails parisiens... Je voudrais bien savoir s'Il aurait eu autant de succès, dans les salons littéraires, avec cette tenue débraillée...

Mes larmes ravalées, je l'avais embrassée à la sauvette en lui disant « bon anniversaire », et j'avais filé jusqu'à la vieille Studebaker décapotable garée sous les pins colonnaires. Ajour-

d'hui encore, je reviens de chez eux, et il a été question de « Il », non au passé simple mais à l'imparfait. C'est le temps qu'ils lui ont choisi, définitivement, et que j'ai fini par adopter. Je ne m'habitue pas aux habits de deuil et au voile noir qu'on doit mettre autour des souvenirs. Les images d'un bonheur entre parenthèses affluent tandis que je longe la plage, les cheveux dans le vent, avec dans mon sillage les notes du *Hootie Blues* de Charlie Parker qui naissent de l'autoradio. Trois ans, que cela passe vite trois ans. C'est là pourtant, à portée de main, à portée de mots, son souffle dans mon cou, mes ongles griffant son dos. Quand j'ai rencontré René, le jour d'avant notre première nuit, une dizaine de soldats américains se débarrassaient de leurs uniformes blancs de la Navy là, sur le sable, pour aller nager jusqu'à un îlot nacré où se prélassaient les filles du *Noumean Ballroom*, une boîte où René m'avait emmenée dès que le soleil s'était couché. Toute la journée, des cargos prenaient leur envol au-dessus de la Tontouta, alourdis par le matériel que les Américains rapatriaient alors vers leur continent après la victoire sur le Japon un an plus tôt. On regrettait leur départ et le démantèlement des bases, mais en vérité tout le monde s'y retrouvait. Ce qui ne valait pas la peine d'être embarqué dans les soutes s'amoncelait sous des tentes kaki au bord des routes. On s'équipait

pour presque rien de tracteurs, de frigos, de sèche-cheveux, de grille-pain, de postes de radio ou de mixers. Moi, je m'étais laissé tenter par une Stud bleu ciel avec une capote amovible et dont les ailerons faisaient pâlir de jalousie les requins de l'anse de Bouloupari. Je marchandais le prix, au moyen de mes trois mots d'anglais, avec un sergent noir originaire de Tallahassee, une ville de Floride dont une vue ornait le tableau de bord, essayant de convertir en dollars mes francs « Pacifique », quand un homme vêtu d'un costume de flanelle, de souliers vernis et d'une casquette de toile s'était mêlé à notre conversation. Le temps de prononcer trois phrases dans la langue du propriétaire de la Studebaker, le prix avait chuté d'un tiers.

— Si vous la voulez vraiment, elle est à vous. Je suis plutôt amateur de marques françaises, mais je dois avouer que c'est une excellente affaire.

J'avais compté les billets sur le capot brûlant puis les avais tendus au G.I. qui avait versé le contenu d'un jerrican dans le réservoir avant de me remettre les papiers et les clefs du bolide. Je m'étais installée au volant et m'apprêtais à partir quand mon regard avait croisé celui du négociateur inconnu. Le cœur battant, j'avais joué la femme sûre d'elle bien que je sentisse alors le rouge s'emparer de mes joues.

— Si vous n’avez pas peur de monter à côté de moi, je vous dépose... Je vous dois bien ça...

Il avait ôté sa casquette, s’était incliné sans me quitter des yeux.

— C’est très aimable à vous. Mon nom est René Trager, homme de lettres. Je suis arrivé d’Europe il y a moins d’une semaine par le *Ville de Strasbourg*. Je loge provisoirement à l’hôtel du Niaouli d’Or, au carrefour de la transversale de Thio. C’est à une vingtaine de kilomètres. Je vous montrerai le chemin.

Puis il avait allumé une cigarette au parfum âcre, j’ai su plus tard que c’était des Celtique, et m’avait dévisagée tandis que je m’engageais sur la route territoriale numéro 1, entre deux camions militaires. Au loin, les silhouettes acier d’un croiseur et d’un destroyer se découpaient sur l’horizon où le ciel se noie dans la mer de Corail.

— Si ce n’est pas indiscret, vous faites quoi dans la vie, quand vous n’achetez pas de cabriolet ?

— Mes parents ont une plantation de caféiers au bord de la Ouenghi. Ça fait près de trois quarts de siècle que la famille s’est installée en Nouvelle-Calédonie. On est des Caldoches pur jus. Je m’occupe de toute la paperasserie.

J’avais lâché le volant pour lui tendre ma main droite, vivement.

— Moi, c'est Viviane... Ça veut dire quoi, « homme de lettres » ? Vous travaillez à la Poste ?

Il avait eu la gentillesse de rire à ma pauvre plaisanterie.

— Je vois que ma renommée n'est pas parvenue jusqu'ici... Je trie les mots, pas les enveloppes, même si on pourrait considérer que les mots sont les enveloppes des sentiments...

C'est à ce moment que j'avais vu les « marines » se défaire de leur tenue blanche pour rejoindre les danseuses qui se prélassaient sur l'îlot.

— J'aime bien me baigner aussi, au milieu des poissons, mais je préfère l'eau fraîche des creeks. Vous écrivez quoi au juste ? Des livres, de la poésie...

— Ce sont les lecteurs et les critiques qui posent la question dans ces termes. Quand on écrit, le genre importe peu, la poésie est dans le roman et inversement... Disons que j'avais un faible pour la versification et le théâtre, bien que mes plus grands succès me viennent de la fiction romanesque.

Je l'écoutais, émerveillée, habituée à n'entendre parler que de récolte, de rendement à l'hectare, de désherbant, de maladies des baies. Ma seule poésie, dans la vie ordinaire, émanait des noms de parasites comme le *Colletotrichum*

*kahawae* ou l'*Hemileia vastatrix*, de leurs traitements au phénol ou au nitrate reductas... Avec le miracle simple d'une rencontre, un autre monde faisait irruption dans le mien, m'apportant par la voix de René le bouillonnement des salons de bord de Seine. À un moment, il se souleva sur son siège en regardant vers la mer.

— Si vous prenez cette petite route, à droite, j'ai repéré une paillote à l'ombre des cocotiers... On pourrait faire une halte pour se désaltérer... C'est tenu par des Noirs. Ils grillent aussi du poisson.

— À cette époque, il faut se méfier : ils avalent des débris de coraux, et on risque d'attraper la gratte, ça vous met à plat pendant des mois.

— Vous l'avez déjà eue ?

J'ai senti des picotements naître dans mon dos.

— Non, mais il suffit qu'on en parle pour que je croie l'avoir...

Il a éclaté de rire. J'ai mis le clignotant pour aller me garer devant la plage de Bouraké. Avant de connaître René, je ne fréquentais aucun de ces endroits. En dehors de notre Noël de plein été et de notre 14 Juillet du cœur de l'hiver, les seules fêtes qui rythmaient l'année, aux antipodes, étaient celles du cerf, de la crevette et de l'écrevisse. Les trois tables, sous les parasols végétaux, étaient occupées par des sol-

datS noirs en conversation avec de jeunes femmes canaques. Nous avons attendu devant le bar qu'une place se libère pour transporter nos verres, un jus de mangue pour moi, un whisky à l'agréable parfum fumé pour René. Je l'observais à la dérobée tandis qu'il buvait. Je ne voyais pas la différence d'âge qu'on m'a cent fois reprochée par la suite, ni la moue qui, selon mon père, marquait son visage d'amertume. N'existaient que le bleu pâle de ses yeux, la transparence de sa peau, l'ourlé sensuel de ses lèvres, la finesse de ses mains, la douceur de sa voix. Un pêcheur est venu échouer son bateau sur le sable et il s'est dirigé vers le patron de la paillote, un Canaque lui aussi, en tenant devant lui des poissons-perroquets, des becs-de-canne, des labres, au moyen d'un fil de fer passé entre les ouïes.

— Dites-moi, monsieur Trager, vous êtes venu en Calédonie pour les vacances ou pour votre travail ?

— Ni l'un ni l'autre, chère Viviane. Faites-moi plaisir, appelez-moi René... Je compte m'installer ici en espérant y passer le temps que le Créateur jugera bon de m'accorder encore. Je ne demande pas grand-chose. Il a déjà été tellement généreux avec moi, que j'ai souvent l'impression d'avoir vécu pour deux. On réalise pour mon compte quelques biens en France, l'héritage de mes parents pour tout dire. Dès que ces affaires

seront réglées, je me mettrai à la recherche d'une maison dans la région. Si je ne trouve rien à mon goût, je ferai construire.

Une ombre est passée sur son front, celle d'une femme de toute évidence, quand j'ai maladroitement insisté pour savoir pourquoi il avait rompu avec l'Europe. René a éludé la question, s'est levé pour demander qu'on nous cuise des filets de bonefish sur le barbecue. J'ai regardé ses doigts sans déceler de trace d'alliance. Ici, l'obscurité ne s'annonce pas, elle envahit le monde d'un seul coup, comme si le soleil venait d'être englouti par les flots. Il a allumé une bougie pour notre premier repas, et j'ai bu du vin d'Australie. C'est lui qui a conduit la Studebaker quand nous sommes sortis de table, et au lieu de prendre la route de Bouloupari, il est retourné vers Nouméa.

— René, vous vous trompez... Votre hôtel, le Niaouli d'Or, c'est de l'autre côté...

Il roulait vite, avec une totale maîtrise de la mécanique. Moins d'un quart d'heure plus tard, nous longions les grillages de la base américaine de l'anse Vata. Deux projecteurs éclairaient l'enseigne en forme d'arc-en-ciel du *Noumean Ballroom* devant lequel se pressaient des dizaines de matelots. Le tempo rapide de *A Dizzy Atmosphere* s'échappait par toutes les ouvertures de la boîte. René s'est frayé un chemin dans

la masse compacte des corps en sueur, jusqu'au centre de la piste de danse, où je me suis réfugiée dans ses bras. Au petit matin, sur la route du retour, il m'a longuement embrassée, et je ne sais comment le siège de la Stud a basculé.

Un mois après, en novembre 1946, nous étions mari et femme. Deux ans plus tard, je roule toujours dans la même voiture et je suis la plus curieuse des veuves calédoniennes puisqu'en l'espace de quinze jours j'ai perdu mon époux par deux fois.



## CHAPITRE 2

### *Un Marcel Proust canaque*

Je dois avouer que je n'ai jamais été une grande lectrice. Un ou deux romans par an, surtout au moment des coups de vent, des typhons de février, quand il faut clouer des planches au travers des volets et rester claquemuré, sans la présence rassurante de la radio, en espérant que le malheur s'abatte un peu plus à droite, un peu plus à gauche... Le problème, c'est que je dois lire chaque chapitre d'une seule traite. À la moindre interruption, tout se mélange, les noms, les couleurs, les situations, les sentiments, et je suis bonne pour le reprendre du début. Le plus difficile, c'était de se procurer des livres : mon père était abonné à *Rustica*, pour se tenir au courant de tout ce qui s'inventait en métropole dans la lutte contre les multiples parasites du caféier. Ma mère recevait *Modes et Travaux*, dont elle déplaçait rituellement les « patrons », ces morceaux de papier de soie à la taille d'une pièce de vêtement, avant de les poser sur le tissu

« à la mode de Paris » rapporté du marché de Nouméa. Puis elle en reportait la forme à l'aide d'une pierre bleutée, friable comme du savon, dont je volais des éclats pour tracer des marelles. Mon frère Gilbert, qu'on appelle toujours Gilou bien qu'il dirige une compagnie de gardes mobiles dans le nord de la France, n'était jamais arrivé à lire deux pages d'affilée. Il s'en défendait en disant au bon père qui nous faisait la classe :

— J'essaye, je fais des efforts... Je lis toutes les lignes d'un côté, mais quand je retourne la feuille, j'ai l'impression qu'elles ont repoussé !

Gilou est revenu tous les deux ans à la plantation, en groupant des vacances et des récupérations, mais il ne nous a rendu visite qu'une fois, la première et la dernière. Il regardait « l'écrivain parisien » comme une bête curieuse, et René est définitivement passé à ses yeux dans la catégorie des « il ».

Pour le mariage, nous avons traversé les montagnes jusqu'à Thio, sur l'autre versant de l'île. Mon père voulait absolument que ce soit son frère qui nous unisse. Il administrait cette petite ville minière depuis des lustres, et habitait une curieuse maison en bois élevée sur pilotis au bord de la mangrove. Une dizaine de jeunes filles canaques, qu'il faisait venir d'une même tribu de Canala dont le chef lui était redevable,

*Aux Éditions Terre de Brume*

LE CRIME DE SAINTE-ADRESSE. *Photos de Cyrille Derouineau.*

*Aux Éditions Nuit Myrtide*

AIR CONDITIONNÉ. *Dessins de Mako.*



# Je tue il...

## Didier Daeninckx

Cette édition électronique du livre  
*Je tue il...* de Didier Daeninckx  
a été réalisée le 09 décembre 2013  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070321063 - Numéro d'édition : 166982).

Code Sodis : N52428 - ISBN : 9782072468766  
Numéro d'édition : 241973.